HAL open science

Mortalité et éternel retour

Eric Delassus

To cite this version:

Eric Delassus. Mortalité et éternel retour. 2011. hal-00596838v2

HAL Id: hal-00596838

https://hal.science/hal-00596838v2

Preprint submitted on 27 Jun 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Mortalité et éternel retour

Résumé

Lorsque Spinoza affirme que la philosophie est une méditation de la vie et non de la mort, il ne s'agit en rien d'un déni de la mortalité, mais de l'affirmation de l'impossibilité de penser la mort et du refus d'en faire une réalité positive qui donnerait sens à la vie. Cette pensée n'entre cependant pas en contradiction avec l'idée selon laquelle la condition mortelle de l'homme et la conscience qu'il en a contribue à donner sa valeur à la vie. Ici la pensée de Spinoza rejoint celle de Nietzsche qui affirme que l'homme libre est celui qui est disposé à revivre éternellement cette vie en acceptant toute sa dimension tragique et donc en assumant pleinement sa mortalité.

Abstract

When Spinoza says that philosophy is a meditation on life and not death, it is by no means a denial of mortality, but the assertion of the impossibility of thinking of death and refusal turn it into a positive reality that would give meaning to life. This thought, however, does not contradict the idea that the mortality of man and the consciousness it helps to give a value to life. Here Spinoza's thought is similar to that of Nietzsche says that man is free who is willing to revive this eternal life by accepting all its tragic dimension, and therefore fully assuming its mortality.

« L'homme libre ne pense à rien moins qu'à la mort, et sa sagesse est une méditation non de la mort, mais de la vie. »[1], écrit Spinoza dans l'*Éthique*. Il est clair que par cette proposition le philosophe amstellodamois n'exprime en rien un quelconque déni de la mortalité de l'homme. Spinoza ne fait pas partie de ces hommes dénoncés par Pascal parce qu'il craigne tellement la mort qu'il s'en détourne[2]. Spinoza est bien trop réaliste pour occulter cette dimension essentielle de la condition humaine. C'est même, bien au contraire parce qu'il est mortel que l'être humain doit construire une sagesse dont le cœur est la vie même. C'est cette vie d'un être mortel qui est l'objet même de la méditation de l'homme sage et non la mort elle-même. La mortalité de l'homme n'est donc pas éludée. Seulement, la mortalité n'est pas la mort. Si la mort ne peut être objet de méditation, c'est qu'ici Spinoza rejoint Épicure[3] et Lucrèce[4] pour qui la mort n'est rien. Or, le rien est par définition impensable. Si, en effet, la pensée n'est finalement rien d'autre que l'attribut par lequel l'Être se perçoit en tant qu'idée, il va de soi qu'il ne peut y avoir d'idée du non-être. L'idée de ce qui n'est pas ne peut donc renvoyer qu'à une contradiction dans les termes, autant essayer de penser un cercle carré[5] ou un éléphant passant par le chas d'une aiguille[6]. L'idée de la mort ne peut donc être qu'une idée fictive, un pur produit de notre imagination dont la vérité ne correspond pas à la mort elle-même, la mort n'étant rien il n'y a pas à proprement parler de vérité de la mort. Lorsque nous croyons penser la mort nous ne finalement qu'exprimer la manière dont nous vivons notre mortalité, c'est-à-dire notre condition d'être mortel.

---

[1] *Éthique*, Quatrième partie, proposition LXVII, trad. Bernard Pautrat, Seuil, 1988, p. 445.

[2] « Les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, ils se sont avisés, pour se rendre heureux, de n'y point penser. », Pascal, *Pensées*, 168, préface et introduction de Léon Brunschvicg, Le livre de poche, 1972, p. 81.

[3] « Prends l'habitude de penser que la mort n'est rien pour nous », Épicure, *Lettre à Ménécée*, trad. Jean Salem, Nathan, Les intégrales de philo, 1982, p. 76.

[4] « Ce n'est donc rien que la mort, elle ne nous touche aucunement, du moment que la substance de l'âme se révèle mortelle. », Lucrèce, *De la nature*, Livre troisième, trad. Henri Clouard, Garnier-Flammarion, p. 107.

[5] « Par ex., dès lors que nous connaissons la nature du cercle, ainsi que la nature du carré, je ne peux plus composer ces deux choses et faire un cercle carré, ou bien une âme carrée, et choses semblables. », *Traité de l'amendement de l'intellect*, trad. Bernard Pautrat, Éditions Allia, 1999, p. 101.

[6] « Car, en ce qui nous concerne, dès lors que je sais que j'existe ou que, je ne puis feindre que j'existe ou que je n'existe pas ; pas plus que je ne puis feindre un éléphant qui passe par le chas d'une aiguille ; pas plus que je ne puis, dès lors que je connais la nature de Dieu, feindre qu'il existe ou qu'il n'existe pas : il faut entendre la même chose de la chimère , dont la nature implique contradiction à exister », *Ibid*., p. 81-82.

Aussi, tant que nous percevons cette condition selon la connaissance du premier genre, c'est-à-dire selon la connaissance imaginative, risquons nous de produire une représentation de la mort qui soit un obstacle à la vie elle-même. Ainsi celui qui imagine la mort comme un objet de crainte risque fort de s'empêcher de vivre en étant envahit à chaque instant par cette passion triste qui vient réduire sa puissance d'être et d'agir. Ici Spinoza rejoint, dans une certaine mesure, la pensée d'Épictète qui affirme que notre crainte de la mort repose essentiellement sur la représentation que nous en avons:

« Ce qui trouble les hommes, ce ne sont pas les choses, mais les jugements qu'ils portent sur ces choses. Ainsi, la mort n'est rien de redoutable, puisque, même à Socrate, elle n'a point paru telle. Mais le jugement que nous portons sur la mort en la déclarant redoutable, c'est là ce qui est redoutable. » [7].

Si ce n'est que pour Spinoza, nos jugements, lorsque nous sommes sous l'emprise des passions, ne dépendent pas plus de nous que le reste. Il faut qu'une cause externe suscite en nous la réflexion pour que nous puissions modifier nos représentations. Mais, quoi qu'il en soit, c'est, en effet, parce que nous forgeons une idée nécessairement inadéquate de la mort, la mort étant nécessairement impensable, que nous vivons notre mortalité dans la tristesse. En revanche, qui pense la vie de manière adéquate, pense nécessairement la mortalité et se donne les moyens d'assumer la condition humaine dans la joie. En conséquence qui aime la vie ne dénie pas la mortalité de l'homme, mais bien au contraire l'accepte et vit dans la joie sa condition d'être mortel. Et s'il est animé par le désir de persévérer dans l'être, cela ne signifie pas pour autant qu'il aspire à l'immortalité. Il sait en effet par expérience vague que les hommes meurent[8], et même s'il a conscience que la mort n'est pas inscrite dans son essence mais relève uniquement de causes externes[9], il sait que, aussi paradoxal que cela paraisse, que cet accident est inévitable. Cet effort ne doit pas se concevoir en termes quantitatifs, mais qualitatifs, il s'agit d'affirmer au mieux sa puissance, puissance d'être qui est aussi et nécessairement puissance d'agir et de penser. C'est pourquoi celui qui aime la vie n'hésitera pas à la risquer, à mettre sa vie en danger pour affirmer sa puissance d'être. Le *conatus* n'est

---

[7] Épictète, *Manuel*, V, trad. Mario Meunier, Garnier-Flammarion, 1964, p. 209.

[8] « C'est par expérience vague que je sais que je mourrai : en effet, si je l'affirme, c'est parce que j'en ai vu mourir d'autres semblables à moi, quoiqu'ils n'aient pas tous vécu le même espace de temps et qu'ils ne soient pas tous morts de la même maladie. », Spinoza, *Traité de l'amendement de l'intellect*, *op. cit.*, p ; 39.

[9] « Nulle chose ne peut être détruite, sinon par une cause extérieure », Spinoza, *Éthique*, Troisième partie, Proposition IV, *op. cit.*, p. 215.

pas un désir frileux de vivre le plus longtemps possible. Être c'est être cause, c'est-à-dire produire, créer, inventer, réaliser au risque parfois de mettre son existence en péril.

Aussi, ce que veut dire Spinoza lorsqu'il affirme que la sagesse est une méditation de la vie, c'est surtout que la mort ne peut donner sens à la vie, c'est que la vie seule porte en elle-même sa propre valeur, parce qu'elle est désir et que le désir est porteur de valeur. Spinoza n'est pas Platon qui fait dire à Socrate dans le *Phédon* que le philosophe recherche la mort et l'état qui la suit[10] parce que l'âme serait prisonnière d'un corps dont la mort serait pour elle une libération. Mais si pour Spinoza la mort ne peut donner sens à la vie, il n'est pas pour autant interdit de penser que la mortalité contribue à apporter de la valeur à la vie. Parce que nous sommes mortels nous savons que notre temps est compté et que pour affirmer notre puissance il ne nous est pas permis d'attendre. La mortalité est en un certain sens l'aiguillon du désir. La mort n'a pas de sens, mais c'est parce que nous sommes mortels que la vie est à elle-même son propre sens. Une existence indéfinie et interminable serait probablement insupportable, et à celui qui craint la mort il faut faire imaginer une vie sans fin. S'il y parvient vraiment, sa peur changera vite d'objet et il verra dans la mortalité une bénédiction. Non pas parce que la vie est une malédiction, bien au contraire la vie est une bénédiction en tant que vie mortelle. C'est parce que nous sommes mortels que nous pouvons, pour reprendre Marc-Aurèle, vivre chaque jour comme si c'était le dernier[11], c'est-à-dire précisément jouir pleinement de la vie. Il ne s'agit pas de faire offrande d'un coq à Asclépios le jour de notre mort[12] parce que la vie est une maladie[13], mais plutôt d'apprécier la vie comme un met délicat que l'on ne peut consommer qu'en faible quantité. Cependant cette consommation modérée n'interdit pas la répétition. C'est pourquoi l'acceptation de la mortalité n'est pas incompatible avec la théorie de l'éternel retour, c'est-à-dire avec l'idée selon laquelle qui aime la vie est disposé à revivre éternellement chaque moment de celle-ci. Mais précisément éternité n'est

---

[10] « Car c'est bien là une chose dont les autres risquent de ne pas avoir conscience : que tous ceux qui s'appliquent à la philosophie et s'y appliquent droitement ne s'occupent de rien d'autre que de mourir et d'être morts. » Platon, *Phédon*, 63e, trad. Monique Dixsaut, Garnier-Flammarion, 1991, p. 212.

[11] « La perfection morale consiste en ceci : à passer chaque jour comme si c'était le dernier, à éviter l'agitation, la torpeur, la dissimulation », Épictète, *Pensées pour moi-même*, Livre VII, LXIX, trad. Mario Meunier, Garnier-Flammarion, 1964, p. 125.

[12] « Criton, nous devons un coq à Esculape. Payez cette dette, ne soyez pas négligents. », Platon, *Phédon*, 118a, *op. cit.* p. 309.

[13] « Ce « dernier mot » ridicule et terrible signifie pour qui sait entendre : « Criton, la vie est une maladie ! » Est-ce possible, un homme tel que lui, un homme qui avait vécu joyeux et aux yeux de tous, comme un soldat, cet homme était un pessimiste ! », Nietzsche, *Le gai savoir*, § 340, trad. Alexandre Vialatte, Gallimard – Folio/essais, 1950, p. 275.

pas immortalité, c'est bien la vie d'un être mortel que l'amoureux de la vie est prêt à revivre. L'éternel retour ne consiste pas en une vie qui serait la répétition indéfinie du même. L'éternel retour est disposition à revivre tous les moments de son existence, même le dernier instant de sa vie :

« Je reviendrai avec ce soleil, avec cette terre, avec cet aigle, avec ce serpent — non pas *dans une vie nouvelle, dans une vie meilleure, ni dans une vie semblable : je reviendrai éternelle pour cette même et identique vie, avec toutes ses grandeurs et toutes ses misères, pour enseigner de nouveau le retour éternel de toute chose. »*[14]

L'éternel retour n'a donc rien à voir avec l'immortalité, ni même avec une quelconque forme de résurrection, il n'est pas non plus issue d'une conception cyclique de la vie, il est expression de l'amour de la vie quelles que soient les formes qu'elle puisse prendre. Autrement dit, adhérer à la thèse de l'éternel retour c'est aimer la vie au point d'être prêt à en revivre même les pires moments. Seulement, il faut pour cela être suffisamment fort pour pouvoir résister à ceux qui prétendent penser la mort, à ceux que la vie a déçu et qui voudraient nous la faire haïr en faisant tout pour la rendre invivable. Ainsi sont les théologiens que vilipende Spinoza dans le *Traité théologico-politique* parce qu'ils ont fait d'une religion d'amour un ferment de haine et de tristesse[15]. Ceux-là veulent nous faire haïr la vie d'ici-bas et nous font miroiter une vie dans l'au-delà qui les autorise à toutes les cruautés en ce monde. Mais, il n'y a pas plus d'ici-bas que d'au-delà, il n'y a qu'un ici est maintenant qu'il faut aimer pour qu'il puisse devenir beau. Non pas que le monde soit beau en lui-même et pour cela digne d'amour, une fois de plus il nous faut ici éviter de confondre les causes et les effets. Je n'aime pas le monde parce qu'il est beau, je n'aime pas la vie parce qu'elle est bonne, c'est parce que j'aime le monde qu'il est beau, parce que j'aime la vie qu'elle est bonne :

« Il ressort donc de tout cela que, quand nous nous efforçons à une chose, quand nous la voulons ou aspirons à elle, ou la désirons, ce n'est jamais parce que nous jugeons qu'elle est

---

[14] Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, troisième partie, « Le convalescent », trad. Geneviève Bianquis, Garnier-Flammarion, 1969, p. 275-276.

[15] « J'ai vu maintes fois avec étonnement des hommes fiers de professer la religion chrétienne, c'est-à-dire l'amour, la joie, la paix, la continence et la bonne foi envers tous, se combattre avec une incroyable ardeur malveillante et se donner des marques de la haine la plus âpre, si bien qu'à ces sentiments plus qu'aux précédents leur foi se faisait connaître. », Spinoza, *Traité théologico-politique*, trad. Charles Appuhn.

bonne ; mais au contraire, si nous jugeons qu'une chose est bonne, c'est précisément parce que nous nous y efforçons, nous la voulons ou aspirons à elle, ou la désirons. »[16].

C'est le désir même qui produit la valeur des choses, aussi plus nous aimons la vie et plus la vie vaut d'être vécue et plus nous sommes prêt à la revivre éternellement tout en nous sachant mortel. Aussi l'amoureux de la vie ne peut-il désirer la mort, tel Socrate dans sa prison se préparant à boire la cigüe. La mort ne peut être objet de désir, car la mort n'est rien, elle n'est que le négatif de la vie, or ne rien désirer c'est ne plus désirer du tout :

« La leçon de l'éternel retour est qu'il n'y a pas de retour du négatif. L'éternel retour signifie que l'être est sélection. Seul revient ce qui affirme, ou ce qui est affirmé. »[17]

Autrement dit le désir de la mort n'est rien d'autre que la mort du désir. Si « le désir est l'essence de l'homme », désirer la mort c'est exprimer la haine de l'homme et c'est aussi rendre impossible son dépassement. Le surhomme n'est finalement rien d'autre que l'homme capable d'assumer la vie, celui qui sait qu'il n'y a pas plus d'arrière monde que d'au-delà de la vie et qui accepte sa mortalité sans sourciller, sans espérer rien d'autre que la vie elle-même.

L'homme puissant est donc celui dont la sagesse est une méditation de la vie, d'une vie qui se sait mortelle, mais qui ne réifie pas la mort jusqu'à lui donner une positivité qu'elle n'a pas et qu'elle ne peut avoir. Méditer la vie, c'est donc méditer la mortalité de l'homme sans pour autant faire de la mort un objet de pensée. C'est au contraire penser la vie comme puissance, comme puissance d'être, de penser et d'agir, prête à se réaffirmer sans cesse dans les mêmes conditions. La sagesse qui est une méditation de la vie est une méditation de la condition humaine, de la condition mortelle de l'homme qui ne fait pas de la mort un obstacle à la vie mais la condition même de l'expression de sa puissance. C'est pourquoi le sage est prêt à revivre cette vie une infinité de fois, à assumer l'éternel retour de la mortalité.

---

[16] Spinoza, *Éthique*, troisième partie, scolie de la proposition IX, *op. cit.*, p. 221.
[17] Gilles Deleuze, *Nietzsche et la philosophie*, P.U.F., 1962, p. 217.